

Extrait

EREVAN SUR SEINE

Un pays à la frontière de Sivas et
d'Issy les Moulineaux

Contact

Anaïd Sayrin

<http://www.epicedesmots.com>

I – Grandir, de la campagne à la ville.

Ma grand-mère, Verjin Esenci, est née en 1929 dans la province de Sivas, à Horhun précisément, (l'actuel Düzyayla), un village perdu entre les collines et les champs, et traversé par une rivière abreuvent des paysages verdoyants et paisibles. Ses souvenirs en font un petit paradis, probablement comme tous les paradis d'enfance, dans lequel elle vécut durant les dix premières années de sa vie. La vie des paysans était rythmée par les saisons : l'été, les hommes s'installaient dans des maisons de fortune, construites à la va-vite dans leurs champs, pendant que les femmes restaient au village pour s'occuper des animaux. A l'automne, toute la communauté se retrouvait pour partager leurs récoltes, fruits du travail en commun.

Ma grand-mère raconte la vie de ses parents comme elle me raconterait une histoire pour dormir. Il lui reste peu de détails, des grandes lignes surtout, mais des grandes lignes qui semblent tout droit sorties d'un conte oriental. L'impression est accentuée par cet accent qu'elle n'a

jamais perdu, les « r » qui roulent en dessous d'un regard en forme de sourire. Elle me parle d'abord de son père, Ardavast Esenci, né Andonyan : ce nom de famille, il l'a perdu pendant (ou juste après) le génocide, dans des circonstances floues, mais qui sont sans doute liées aux massacres ou aux persécutions qui persistaient depuis la fin du XIXe siècle. Mais Verjin s'attarde peu sur la vie de son père : ce dont elle veut me parler, c'est de sa mère, Theodora, ou plutôt Mayram. Je n'apprendrai pourtant que peu de choses sur cette arrière grand-mère partie trop vite, mais dont l'évocation a toujours été entourée d'une aura particulière, presque mythique.

Theodora était une orpheline d'origine grecque qui faisait alors le tour des villages avec son oncle, un étameur ambulant chargé de recouvrir d'étain les ustensiles en cuivre : ils étaient les deux seuls rescapés du génocide dans leur famille. C'est comme ça qu'Ardavast l'a rencontrée. On dit de lui que c'était un grand bonhomme jovial avec des yeux très doux ; on dit aussi qu'en voyant cette jolie inconnue passant de village en village, il était tombé immédiatement sous le charme de son regard

mystérieux. Mais Ardavast appartenait à l'une des familles arméniennes les plus aisées d'Horhun, et épouser une étrangère sans parents, sans statut n'était pas accepté. Alors, pour imposer à sa famille la femme qu'il avait choisie, Ardavast décida de « l'enlever » : c'est le mot que Verjin utilise aujourd'hui pour décrire ce qui semblait être une tradition à l'époque. Le mot n'est sans doute pas juste, c'est peut-être un autre mot qu'elle utilise en arménien, mais comme pour toutes les histoires que mes grands-parents me racontent, il faut faire avec ces expressions approximatives, incapables de retranscrire pleinement la culture d'une autre époque, d'un autre lieu, surtout. Ardavast a donc « enlevé » Theodora : ce qui signifie que l'homme pouvait tout simplement emmener une femme dans sa famille, qu'elle soit d'accord ou non, pour l'épouser. Ardavast prit donc Theodora par la main et l'emmena, non pas chez ses parents, qui auraient refusé leur union, mais chez un de ses oncles. Il expliqua qu'elle était grecque et qu'il voulait en faire sa femme.

Ce sont finalement ces personnes, chez qui il avait placé sa future femme, qui furent chargées d'aller voir les parents d'Ardavast pour les convaincre : « Nous savons qu'il l'a enlevée, il l'a emmenée chez nous et il s'est passé quelque chose entre eux. Il faut qu'ils se marient. »

C'est ainsi que Theodora, devint la nouvelle Madame Esenci. Et pour l'occasion, on la renomma Mayram : un premier exemple de la valse des prénoms dont j'ai souvent été témoin dans ma famille. Chez nous, on change de prénom comme d'environnement, on change de prénom pour mieux coller à la culture d'accueil. Theodora rejoignait une famille arménienne : il fallait aussi lui en donner l'identité, à travers le prénom de Mayram. Comment cette jeune femme, presque orpheline, enlevée à son oncle, mariée à un inconnu, comment cette jeune femme dont on changé le prénom a-t-elle vécu tout cela ? Etait-elle d'accord ? Est-ce que cela lui paraissait normal ? Est-ce que moi-même, son arrière petite fille, née en France bien des années plus tard, je pourrais comprendre l'état d'esprit dans lequel elle était ? Ma grand-mère ne s'attarde pas là-dessus.

Pour elle, tout se résume à « c'était comme ça, c'était notre culture ». Ce qui me marque – et me marquera tout le long de son récit – c'est plutôt le silence qui entoure tous ces personnages. Mon arrière grand-mère Mayram fait partie de ces protagonistes silencieux dont je n'arriverai pas à ressusciter la voix au cours de ce témoignage, et dont la seule trace est un visage figé sur une photo.

Mayram fut vite acceptée et aimée dans son nouveau foyer. Verjin raconte même que Chouchan, sa grand-mère, la mère d'Ardavast, répétait constamment : « Même si j'avais quarante belles filles, aucune d'elles ne vaudrait Mayram. » Très vite, ce petit bonheur familial fut encore renforcé par l'arrivée de trois enfants : Nigoros, le premier fils de la famille, puis Verjin et, deux ans plus tard, Lucie, la petite dernière.

Mais cette joie là fut de courte durée. Selon Chouchan, le malheur qui s'abattit sur la maison avait été annoncé par les pleurs incessants de Verjin durant tout le mois qui précéda l'accident. Peu de temps après son dernier

accouchement, Mayram demanda à une femme du village qui se rendait en ville de lui rapporter des médicaments pour calmer ses douleurs. Elle en avait déjà pris pour ses précédents enfants, elle connaissait le nom mais elle ne savait pas l'écrire. L'autre femme n'aurait de toute façon pas été capable de le lire non plus. Malheureusement, le nom du médicament ressemblait au mot « mort aux rats » en turc, et la femme envoyée en mission ne savait pas que Mayram voulait spécifiquement un médicament antidouleur. Elle avait simplement compris qu'elle avait besoin de « mort aux rats ». A son retour, la jeune mère se rendit compte que la boîte était différente, mais elle ne dit rien. Tout comme elle ne dit rien quand elle commença à ressentir de fortes douleurs après avoir ingurgité le poison ; elle ne dit rien à cause d'une pudeur qui me paraît évidemment absurde, parce qu'on ne dit pas lorsqu'on souffre, surtout s'il s'agit de douleurs féminines aussi intimes que celles qui peuvent survenir après un accouchement. En quelques heures, Mayram mourut sans oser dire qu'elle se sentait mal.

Verjin avait alors trois ans ; il ne lui restera de sa mère que l'image floue d'une silhouette noire tenant une chandelle à la main. C'est par cette image là que j'ai entendu parler pour la première fois de cette mystérieuse arrière grand-mère, quand ma cousine, Laurice, me l'avait décrite, à moitié effrayée par ce fantôme qui semblait planer autour de notre grand-mère. Verjin n'a gardé, comme souvenir qu'une photo, prise à Istanbul : ma grand-mère était encore un bébé quand sa famille était partie vers la « grande ville » pour tenter de s'y installer. C'est à cette occasion que cette image a été prise. Elle est étrangement retouchée à la main, et Mayram / Theodora y apparait, la bouche serrée et le regard absent, un collier de perle autour du cou. Cette image est en fait la reproduction d'une partie d'une autre photo sur laquelle plusieurs personnes posaient, mais que Verjin a coupée pour ne garder que le visage de sa mère. Elle est aujourd'hui dans un album qui rassemble des portraits de ma famille sur plusieurs générations ; elle est aussi l'un des biens les plus précieux de Verjin. Juste à côté, sur la page d'en face, on voit ma grand-mère, adolescente ; la ressemblance est frappante.

